

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 3

Artikel: Molési à cairè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Si des points noirs nous signalent l'orage,
Ton saint amour dans nos coeurs est resté.
Nous n'avons plus la force du jeune âge,
Mais nous voulons sauver la liberté.
Sans peur, groupés autour de ta bannières,
Levons-nous tous au moment du danger :
Femmes, au ciel, votre ardente prière,
Hommes, debout, pour chasser l'étranger.
Jeunes et vieux, etc.

Morges, le 15 janvier 1888.

J. MORAX

Molesi à craire.

Tsacon, dein stu pourro mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou, lè z'autre prao; et quand l'est qu'on fâ oquière, on ne vâo pas que sâi de qu'on n'aussé pas bin fé, et on vâo férè eineraire qu'on a réson quand bin on farâi 'na folerà, ào bin mémâmeint quand on farâi cein qu'on ne voudrài pas férè.

Lâi a cauquiès dzo, on gaillâ dâi z'enverrons dè Lozena, qu'ein avâi prâi onna bombardâie soignâ, sè reintornâvè contrè l'hotô pè on temps dè misère ; fasâi nai coumeint dè l'eintso avoué 'na pliodze que redzielliavè à dou pi dè hiaut dâo tant que le tchessâi dru. Adon noutron coo, que tegnâi tota la larjdâo dâo tsemin dâo tant que brelantsivè, va sè bailli on betset contrè 'na boenna, et... patapao ! lo vouaïquie que va betetiulâ lè quattro fai ein l'ai dein lo terreau qu'etâi pliein d'édhie; et coumeint l'étai dza tot dépoureint et mou coumeint 'na renaille, ne lâi fe pas atteinchon et lâi restâ. Ora, ne sé pas se lâi sè trovavè bin et se sè crêyâi dein son lhi, ào bin se ne poivè pas *ietz*; mà tantiâ que diabe lo pas sè budzâ dè lé dedein, quand bin lo terreau débitavè coumeint on rio, et vo pâodè crairè que lo pourro luron lâi fasâi pas grand pussa.

Tot parâi sè dzeins qu'ëtont ein cousons dè ne pas lo vairè reveni, sè mettont ein route avoué on falot po allâ vouâiti iò poivè étrè restâ, et lo trâovont étai, sein budzi, dein lo terreau coumeint s'on lo lâi avâi met essandzi, que drôumessâi coumeint on benhirâo.

— Mâ que dâo diablio fâ-tou don quie pè on paret temps, lâi sifront-te ein sè dépatseint dè lo raveintâ ?

L'autre, que sè reveillè, et que ne vâo pas que sâi de dè s'estrè soulâ et d'avâi rebatâ dein la vouarga, repond, sein férè atteinchon que pliovesâi à la rolhie : Oh, cäisi-vo ! m'été catsi po ourè cein que de sont dou z'amoeirâo que sè promenâvont perquie, et vo pâodè contâ que y'ein é oüi dâi galézès et que y'é rizu mon sou.

Et ein s'ein alleint, à maiti portâ pè lè z'autre, fasâi : l'est mè que lè vé couienâ déman ! gât...

Et l'est dinsè que po s'estiusâ de 'na folerà ào de 'na petita cavie, y'ein a qu'einveintont onna petita meinta ; mà po la derè, faut avâi soin dè preindrè lè z'autre po dâi taborniaux.

MÈRE ET FILLE
II.

..... Quelque précipitation qu'ils y eussent mise, lorsque Bernard et André entrèrent chez Mme Fonguerives, le salon était déjà à demi rempli par une foule d'amis, gens accourant toutes les semaines, à jour fixe, et qui

se croient toujours les bienvenus, parce qu'on ne les invite jamais.

Oh ! ce jour-là, comme André se promit qu'ils ne seraient plus les amis de la maison, si jamais il en devait le maître !

Au coin de la cheminée, belle comme elle savait toujours l'être, le regard pétillant et rempli d'une flamme qui annonce que le cœur ne fait pas tort à l'esprit, Mme Fonguerives, dans une de ces toilettes si savantes qu'on croirait que le mot de simplicité seul puisse leur convenir, recevait ses visiteurs hebdomadaires avec ce doux et attrayant sourire qui semble dire à tous :

— Vous êtes ici chez vous...

Ils y étaient tous, en effet, excepté celle qui aurait dû s'y trouver. Colette n'était pas auprès de sa mère. Et personne, pas même cette mère elle-même, ne semblait s'apercevoir de son absence et se douter que, derrière la porte, la pauvre petite Colette écoutait, avec une curiosité enfantine, ce qu'elle pouvait entendre des conversations tenues dans le salon.

Qu'espérait-elle en appuyant ainsi sa tête toute frisée sur l'un des battants ? Ses yeux bleus semblaient être remplis de larmes, et ses mains, croisées sur sa poitrine, disaient une douleur qui avait peur de se laisser voir.

La position de l'enfant formait, en ce moment, un véritable contraste avec l'aspect animé du salon, où se tenaient Mme Fonguerives et ses invités.

Mais qui pouvait se douter de ce contraste ?

André y pensait, peut-être ; mais fasciné, depuis son entrée dans le salon, par la beauté savante de la mère, il était obligé de forcer sa pensée pour la faire retourner en arrière et y apercevoir le frais et gracieux visage de la jeune fille.

Bernard paraissait étudier son ami avec un intérêt mêlé de curiosité.

— Pourquoi ne t'informes-tu pas d'elle ? demanda-t-il en se penchant à l'oreille d'André.

Celui-ci fit un soubresaut, comme si cette question-là sortait d'un rêve ; et, sans répondre, mais désignant du regard la jeune femme dont il ne pouvait se détacher :

— Vois donc comme elle est belle ! s'écria-t-il à demi-voix, et demande-toi si, en la voyant, on peut penser à une autre femme ?

Alors ton choix est décidément fixé cette fois, et c'est Mme Fonguerives que tu épouses ?

— C'est... c'est... Tu m'ennuies, à la fin ! Est-ce que je puis savoir moi-même ce que je veux ?

— Ce que tu devrais savoir, mon pauvre André, c'est où est Colette, que l'on te cache, et dont tu as la faiblesse de ne pas oser t'informer.

André jeta sur son ami un coup d'œil qui, en tout autre moment, eût peut-être été terrible ; mais il reconnaissait trop la justesse de l'observation pour qu'elle ne lui fit pas un peu monter le rouge au visage. Il prit aussitôt son parti, comme un homme qui donne tête baissée dans le danger, et il tâcha de se faire jour jusqu'à la maîtresse de la maison.

Celle-ci l'accueillit avec son plus gracieux et charmant sourire.

— Je n'espérais presque plus vous voir, dit-elle ; cependant j'avais pris le soin de vous prévenir, et je vous attendais.

— Est-ce que je ponvais avoir la pensée de me tenir loin de vous, loin de Mme Colette, lorsque je savais vous rencontrer chez vous ?

En parlant ainsi, André n'osait lever les yeux sur Mme Fonguerives, tant il craignait de rencontrer un regard qui put lire dans sa pensée.

Peut-être la jeune femme avait-elle la même crainte,